

Logique de la communication

The Hole - Tsai Ming-Liang

Argument : A la veille de l'an 2000, dans une ville taïwanaise, une épidémie étrange sévit. Sous son effet, les victimes se recroquevillent dans l'obscurité, tels des insectes traqués. Simultanément les réserves d'eau se tarissent, pendant qu'une pluie drue s'abat sur la cité mise en quarantaine. Au sein de cet environnement, un homme et une femme, locataires d'un même immeuble, se croisent dans une apparente indifférence.

D'une image à l'autre... D'un tableau figé à une scène cinématographique... En 1965, Picasso exécute la *Pisseuse*, représentation d'une femme qui urine sur une plage, dos à la mer ; l'œuvre compose, à travers une division tripartite - ciel nuageux, mer et terre -, un cycle de l'eau, la figure féminine unissant, au premier plan, les trois éléments. Quelques décennies plus tard, en 1999, Tsai Ming-Liang met en scène une jeune femme assise sur la cuvette des toilettes, et tenant sur sa tête une bassine recevant l'eau qui suinte du plafond. Au delà de son humour, cette image présente une étrange similarité avec l'œuvre du peintre, chacun générant une circularité à l'intérieur du cadre : ça circule en elles et entre elles. Elles communiquent. Et la question de la communication est justement au cœur de *The Hole*.

Ainsi le film présente deux instances a priori indépendantes, closes sur elles-mêmes, deux êtres enfermés en des logements superposés, littéralement juxtaposés. Leurs corps qui, en permanence, tendent vers l'autre, s'épiaient, se cherchant mutuellement du regard, tentent de s'exprimer au delà de leur incapacité de verbalisation. Ils semblent néanmoins figés dans une impossibilité endémique de parole, de dialogue. Ces masses opaques constituées à 90 % d'eau sont en effet emprisonnées en un monde qui sombre dans la déliquescence, et qui, par une singulière homogénéité, les entraîne avec lui. Ils s'engluent, fondent en larmes, ou, ultime et absurde fuite, régressent au stade d'insecte pour fuir cet univers mortifère. Au sein de ce dernier, point de salut.

A moins que le hasard, avec sa dimension d'étrangeté, d'irrationalité, s'en mêle, secondé par la magie de la mise en scène. Une causalité paradoxale est ainsi établie entre les deux appartements, l'un, celui de la femme, étant noyé sous des eaux en provenance du plafond, bien que l'autre, occupé par le jeune homme et situé au dessus, reste irrémédiablement sec. De ce fait, un lien par défaut, presque agressif, s'instaure entre elle et lui. Cette opposition, négative, est cependant contrebalancée par une complémentarité suprahumaine, positive par définition. Leurs logements, similaires en chaque détail, offrent des espaces réduits que la caméra-scalpel du cinéaste découpe en multitudes de plans tous disparates, non superposables les uns aux autres.

Aussi, grâce à la succession des plans-séquences, se dessine un vaste puzzle dont les pièces, morceaux d'espace-temps, forment par leur réunion un virtuel lieu de cohabitation. Les corps semblent s'y croiser, sans se voir, mais demeurent unis en et par un même espace de vie, un espace où la rencontre, le choc, devra fatalement se produire. Ce n'est qu'une question de temps... C'est aussi une nécessité. Pour eux deux. Car ce trou, élément éponyme du film, ce vide qui n'attend qu'à devenir contenant, est peut-être initialement formé par inadvertance, mais il va se creuser, croître sous l'action impavide de l'homme. Et ce dernier pourra alors construire le lien en laissant pénétrer dans l'appartement du dessous, telle une transgression aux règles sociales instituant l'individuation, une jambe, un membre de ce corps jusque là si gênant pour la communication. Un corps qui fait d'ailleurs retour dans ce qu'il faut bien appeler les soliloques fantasmés de la jeune femme. Elle ne peut en effet s'exprimer qu'à travers de parodiques scènes de comédie musicale, aux rythmes éthérés de chansons d'antan, où la masse de chair devient enfin légère, aérienne. Ainsi se développent des tentatives de dialogue, et une réinstauration - ironiquement miraculeuse - du lien. Entre le passé et le présent, entre deux êtres a priori étrangers l'un à l'autre, le mouvement reprend.

Le sens circule de nouveau, comme il passe entre l'image et le spectateur, à travers une connivence constante et un humour, osons le mot, limpide. Le monde, les autres, sont là, en attente ; il s'agit simplement de regarder et d'écouter, d'agir en somme.

Manuel Merlet